

papiers au gouvernement. Son passe-port était au nom de Petroz Azzuth, marchand de cuir au Kaisersbad. La modicité des auberges hongroises est généralement slave et par conséquent bavarde presque autant que le personnel des cabarets français. Avant l'heure du dîner, on savait toute l'histoire du bon petit Petroz Azzuth, qui amènerait son fils idiot à la fontaine de Saint-Miklos. Il avait bien besoin de la fontaine, ce pauvre grand garçon ! La fille d'auberge qui lui porta sa nourriture eut la charité d'entamer avec lui la conversation, pour le désennuyer quelque peu. Elle revint en disant : « Autant vaudrait causer avec Schwartz, le chien de garde ! »

La nuit était tombée déjà depuis longtemps, quand le petit vieillard revint. Il ne voulut point souper et monta tout de suite à sa chambre. À peine fut-il entré qu'il referma la porte à clef et rabattit les rideaux de serge de la fenêtre. L'idiot sauta en bas de son lit et arracha de son front une perruque jaunâtre qu'il avait. Vous eussiez reconnu d'un coup d'œil la longue et maigre figure de M. le baron d'Altenheimer.

— Sais-tu quelque chose, Bobby ? demanda-t-il vivement.

Bobby dépouillait sa robe sale, qui gênait ses joues roses ; il plongeait la tête dans une cuvette d'eau fraîche et montra le joli visage de monsignor Bénédicte.

— Parbleu ! répondit-il, le pays n'a pas changé : ils sont toujours babillards comme des pies ! Je sais

l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin.

Le grand William s'établissait sur le pied de son lit à fumer sa pipe de porcelaine.

— Marche ! dit-il.

— C'est bien le marquis, répondit Bobby en allumant un cigare. Il a donné le missel au vieux Jacoby, qui a racheté sa mesure....

— Alors, ils sont aussi voleurs que nous ! s'écria William. Car le missel ne leur devait que les cinq cent mille florins de la rançon de Lenor.... et il a fallu six fois cette somme-là pour racheter le domaine !

Bobby haussa les épaules.

— S'ils avaient tout gardé, répliqua-t-il, je leur pardonnerais presque, car enfin, chacun pour soi, n'est-ce pas ?... Mais dès que le vieux Baszin a eu son château, ses forêts, ses étangs et ses champs, il a remis toutes les hypothèques sur son domaine et emprunté juste la somme qu'il avait prise de trop dans le missel. Et avant même de célébrer le mariage de sa fille, il a déposé notre tirelire entre les mains du primat de Hongrie, l'archevêque de Gratz. On a fait publier la chose à Vienne, à Venise, à Stuttgart, à Paris, partout, et toutes les brebis que nous avions tondues sont arrivées, demandant leur laine !... Un pillage, quoi ! Il n'est pas resté un florin de notre pauvre trésor ! Et il n'y avait déjà plus rien, que les coquins réclamaient encore !

— Les misérables ! gronda William.

(A CONTINUER.)

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

V.

Le brick voguait alors dans une mer presque entièrement libre ; à l'horizon seulement, une lueur blanchâtre, sans mouvement cette fois, indiquait la présence de plaines immobiles.

Jean Cornbutte tenait toujours le cap sur Bremer, par le 70^e degré de latitude ; il s'approchait déjà des régions où la température devient excessivement froide, car les rayons du soleil n'arrivaient que très-affaiblis par leur obliquité.

Le 3 août, le brick se retrouva en présence de glaces sans mouvements et unies entre elles ; les passés n'avaient souvent qu'une encablure de largeur. Le navire était forcé de faire mille détours qui le présentaient debout au vent.

Penellan s'occupait avec un soin paternel de sa fille Marie ; et, malgré le froid, il l'obligeait à venir tous les jours passer deux ou trois heures sur le pont, car l'exercice devenait une des conditions indispensables de la santé.

Le courage de Marie, d'ailleurs, ne faiblissait pas

elle reconfortait même les matelots du brick par ses bonnes paroles, et tous ressentaient pour elle une véritable adoration. André Vasling se montrait plus empressé que jamais, il recherchait toutes les occasions de l'entretenir ; mais la jeune fille, sans trop en savoir la raison, n'accueillait ses services qu'avec une certaine froideur ; on comprenait aisément que l'avenir, bien plus que le présent, était l'objet des conversations de Vasling ; il ne cachait pas le peu de probabilité qu'offrait le sauvetage des naufragés : dans sa pensée, leur perte était maintenant un fait accompli ; il pensait donc que la jeune fille devait dès lors accoutumer son cœur à l'oubli, et remettre entre les mains de quelque autre le soin de son existence.

Cependant Marie n'avait pas encore compris les projets d'André Vasling, car, au grand ennui de ce dernier, ses conversations ne pouvaient se prolonger à son gré : Penellan trouvait toujours moyen d'intervenir dans ses entretiens, et de détruire l'effet des paroles d'André par les espérances qu'il rendait à Marie. Celle-ci, d'ailleurs, ne demeurait pas inocc-